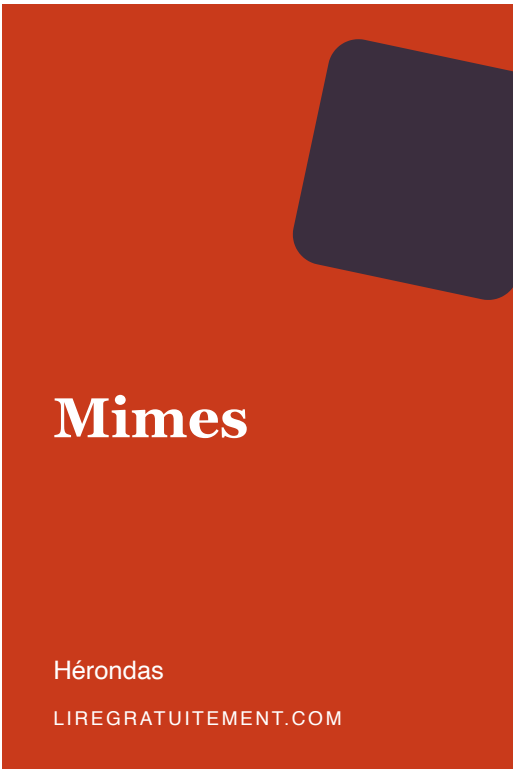


Mimes (Hérondas, trad. Dalmeyda)

Hérondas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Mime I

PERSONNAGES :

MÉTRICHÉ.
GULLIS.
THRESSA, esclave de Métriché.

MIME I
L'ENTREMETTEUSE

… Vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voy,
Être riche, contente, avoir fort bien de quoy,
Et, pompeuse en habits, fine, accorte et rusée,
Reluire de joyaux, ainsi qu'une épousée.

Régnier, Satire XIII.

MÉTRICHÉ.

Thressa, on frappe à la porte. N'iras-tu pas voir si quelqu'un de nos gens vient de la ferme ?

THRESSA.

Qui va là ?

GULLIS.

C'est moi.

THRESSA.

Qui, toi ? crains-tu d'approcher ?

GULLIS.

Me voici, j'approche.

THRESSA.

Qui es-tu donc ?

GULLIS.

Gullis, la mère de Philénion. Va dire à Métriché que je suis là.

THRESSA (à Métriché)

On te demande…

MÉTRICHÉ.

Qui est-ce ?

THRESSA.

Gullis.

MÉTRICHÉ.

Maman Gullis ? Laisse-nous, esclave. Quel hasard t'amène, Gullis ? Comment nous tombes-tu du ciel ? Car voilà bien cinq mois, je pense, que pas même en songe — j'en atteste les Parques — on ne t'a vue frapper à cette porte.

GULLIS.

J'habite loin d'ici, mon enfant, et, dans les rues, la boue vous monte jusqu'aux jarrets : et moi je n'ai pas plus de force qu'une mouche, car la vieillesse m'accable et l'ombre est proche.

MÉTRICHÉ.

Allons, cesse d'accuser à tort la vieillesse : tu es bien plutôt de force à en étrangler d'autres, Gullis.

GULLIS.

Raille à ton gré : vous voilà bien, vous autres jeunes femmes.

MÉTRICHÉ.

Mais ne t'échauffe point pour cela !

GULLIS.

Voyons, mon enfant, depuis combien de temps déjà sèches-tu sur ta couche solitaire, pauvre abandonnée ? Depuis que Mandris est parti pour l'Égypte, dix longs mois se sont écoulés, et tu n'as pas reçu le moindre mot de lui : il t'a oubliée, il a bu à une autre fontaine. Là-bas est la demeure d'Aphrodite : tout ce qui est, tout ce qui a jamais été quelque part sur terre, on le trouve en Égypte : richesse, palestre, puissance, jours sereins, gloire, spectacles, or, adolescents, temple des dieux frères, excellent roi, musée, vin, tous les biens qu'on peut désirer ; des femmes si nombreuses que, par Koré, le ciel ne peut se vanter de porter autant d'étoiles, et charmant les yeux non moins que les déesses qui se disputèrent autrefois devant Pâris le prix de la beauté (puissent-elles ne pas m'entendre !). À quoi penses-tu donc, malheureuse, de rester clouée sur ta chaise ? Mais tu vieilliras sans t'en douter, tes cheveux grisonneront et la fleur de ta jeunesse se flétrira. Allons, que l'on tourne ailleurs ses regards, que pour deux ou trois jours on change d'esprit, et qu'on se déride avec un autre ami ! Un vaisseau n'est pas mouillé fermement sur une seule ancre. . . . . Nul de nous ne connaît l'avenir, car changeante est notre fortune.

MÉTRICHÉ.

Où veux-tu donc en venir ?

GULLIS.

Personne ne peut nous entendre ?

MÉTRICHÉ.

Pas une âme.

GULLIS.

Écoute donc ce que je venais t'apprendre. Le fils de Matakiné, fille de Pataikios, Grullos, cinq fois couronné dans les jeux, enfant vainqueur à

Delphes, proclamé deux fois à Corinthe quand le premier duvet lui fleurissait les joues, deux fois, à l'âge d'homme, victorieux à Pise dans l'épreuve du pugilat, Grullos, dis-je, jeune homme riche, honnête et qui ne ferait pas de mal à une mouche, d'ailleurs pur et vierge, t'a vue à la fête de Misa : aussitôt ses flancs bouillonnent, l'amour aiguillonne son cœur. Nuit et jour il ne bouge de ma maison, enfant ; il se lamente, il me cajole, il meurt de désir. Allons, Métriché, mon enfant, écoute-moi, un péché, un seul, cède à la Déesse, prends garde que la vieillesse ne te surprenne. Tu seras doublement heureuse,... ton bonheur passera ton attente. Réfléchis, suis mon conseil : je veux ton bien, oui, j'en atteste les Parques !

MÉTRICHÉ.

Gullis, les cheveux blanchissent et le sens s'émousse. Oui, j'en jure par l'heureux retour de Mandris et par la bonne Déméter, d'une autre femme je n'aurais pas écouté cela sans colère. D'une bonne leçon j'aurais payé sa belle chanson et je lui aurais ôté l'envie de repasser le seuil de ma porte. Quant à toi, ma chère, ne me viens jamais apporter semblable message ; parle aux jeunes femmes ainsi qu'il convient à une vieille. Quant à Métriché, fille de Pytheas, laisse-la s'incruster sur sa chaise. On ne se rit pas de Mandris. Mais ces paroles mêmes, comme on dit, sont superflues pour Gullis. Thressa, nettoie la coquille, verse trois setiers de vin pur, ajoute quelques gouttes d'eau, et sers la coupe pleine. Tiens, Gullis, bois.

GULLIS.

Donne. Sache que je n'étais pas venue pour te donner de mauvais conseils, mais pour l'amour de toi...

MÉTRICHÉ.

Aussi te régale-t-on du meilleur vin.

GULLIS.

Puisse-t-il, mon enfant, abonder dans tes cuves. Il est doux, par Déméter. Gullis n'a jamais bu de meilleur vin que celui de Métriché. Allons, sois

heureuse, mon enfant : assure ton avenir ; pour moi, je ne fais qu'un vœu : puissent Myrtalé et Simé rester jeunes tant que Gullis respirera.

Mime II

PERSONNAGES :

BATTAROS.
Un greffier.

(La scène est à Cos, au tribunal.)

MIME II
LENO

Domo me eripuit, verberavit, me invito abduxit meam,
Homini misero plus quingentos colaphos infregit mihi.

Térence, Adelphes, vers 199-200.

BATTAROS.

Citoyens, vous n'êtes pas ici juges de notre naissance ni de notre réputation. Si Thalès que voici possède un vaisseau qui vaut cinq talents, et si je n'ai, moi, que mon pauvre pain, il ne l'emportera pas en justice sur Battaros, après l'avoir maltraité. . . . . .

... Sans doute, quand je suis venu jadis d'Aké, je n'apportais pas de froment, et je n'ai pas mis fin à la dure famine, mais j'importe, moi, de la marchandise de Tyr à l'usage du peuple, et Thalès ne vous fait pas plus cadeau de son froment que je ne vous livre mes femmes pour rien. Sans doute il passe la mer, il possède un manteau de trois mines attiques, et moi je reste dans le pays à traîner un vêtement râpé et de vieux chaussons ; mais s'il s'arroge pour cela le droit d'enlever une de mes femmes contre mon gré, et cela de nuit, c'en est fait de la sécurité de la ville, citoyens, et cette liberté dont vous êtes si fiers, Thalès va l'anéantir. Il devrait bien plutôt savoir le peu qu'il est, songer de quel limon il est pétri, et vivre comme moi dans la

crainte des hommes du peuple, même des plus humbles. Cependant les gros bonnets de la ville, des gens bien plus huppés que ce Thalès, sont pleins de respect pour les lois : quoique étranger, aucun citoyen ne m'a jamais frappé, aucun n'est venu nuitamment à ma porte avec des torches, n'a mis le feu à la maison, ni enlevé de force une de mes femmes. Eh bien, citoyens, ce Phrygien qui se donne aujourd'hui le nom de Thalès et n'était autrefois qu'Artimmès a fait tout cela sans respecter ni loi, ni prostate, ni archonte. Allons, greffier, donne lecture de la loi sur les sévices, et toi, mon cher, bouche le trou de la clepsydre tandis qu'il parle, de peur que, comme dit le proverbe, on ne nous arrache à la fois cul et chemise.

LE GREFFIER.

Item, si un homme libre maltraite une esclave ou l'enlève de force, il paiera le double du dommage.

BATTAROS.

Et c'est Chairondas, juges, qui a édicté cette loi, non point Battaros, par haine de Thalès. Pour une porte enfoncée, dit-il encore, il paiera une mine ; s'il a donné des coups de poing, encore une mine ; s'il a mis le feu à la maison ou violé les limites d'une propriété, l'amende est de mille drachmes ; s'il a fait quelque dégât, il paiera deux fois la valeur de l'objet. — C'est qu'il habitait une cité, Thalès, mais toi tu ignores ce que c'est qu'une cité, et comment une cité s'administre. Aujourd'hui tu demeures à Brikindéra, tu étais hier à Abdère, et demain, si quelqu'un te paie le fret, tu partiras pour Phasélis. Bref, citoyens, pour ne pas vous rompre la tête avec mes proverbes, j'ai été arrangé par Thalès d'aussi belle façon que Mys à Olympie : j'ai été roué de coups de poing ; la porte de ma maison a été défoncée (et je paie le tiers du loyer), le linteau a été roussi. Ici, Myrtalé, viens à ton tour, montre-toi, n'aie pas de honte : regarde les juges que voici comme des pères ou des frères. Voyez-la, citoyens, comme elle est ravagée du haut en bas : il ne lui reste plus un poil grâce à cet infâme qui l'a traînée et violentée. Ô Vieillesse, il te doit un fier sacrifice, sans toi il eût vomi tout son sang comme autrefois Philisteus à Samos… Tu ris ! Eh bien oui, je suis un prostitué, je ne le nie pas. Battaros est mon nom, mon aïeul était Sisymbros, mon

père était Sisymbriskos, et tous trafiquaient de ma marchandise ; mais quant à la bravoure…

… Voyons, Thalès, tu es amoureux de Myrtalé, n'est-ce pas ? il n'y a pas de mal, moi j'aime le pain : donne l'un, tu auras l'autre ; ou si, par Zeus, le désir te travaille, mets l'argent dans la main de Battaros, prends ton bien et uses-en comme il te plaira. C'est ton droit. Voilà pour Thalès. Vous, citoyens, puisqu'il n'y a pas de témoins, jugez la cause en conscience. Demande-t-il à interroger les esclaves, je m'offre aussi à la question ; prends-moi, Thalès, torture-moi, mais que la somme soit déposée tout d'abord. Minos avec sa balance n'eût pu rendre un plus juste arrêt. D'ailleurs, citoyens, songez que vous jugez aujourd'hui la cause non de Battaros le marchand d'esclaves, mais de tous les étrangers domiciliés dans cette ville. Et maintenant montrez-vous les dignes fils de Cos et de Mérops ; songez quelle était la gloire de Thessalos et d'Héraklès, comment Asklépios vint de Trikka dans cette île, et pourquoi Phœbé donna ici le jour à Latone. Rappelez-vous toutes ces gloires et que la justice guide votre arrêt. Étrillez aujourd'hui le Phrygien pour qu'il s'amende, vous verrez que le vieux proverbe ne ment pas.

κει μὴ τὸ πρῶτο]ν ἐξ Ἄκης ἐ[λήλουθ]α
… κἤστησα κ. τ. λ.

Mime III

PERSONNAGES :

LAMPRISKOS, maître d'école.
MÉTROTIMÉ.
KOTTALOS, son fils.

Personnages muets : plusieurs écoliers

Le lieu de la scène est à l'école, qui est ornée des statues des Muses.

MIME III
LE MAÎTRE D'ÉCOLE

Quum librum legeres, si in una peccavisses sullaba,
Fieret corium tam maculosum quam'st nutricis pallium.

Plaute, Bacchides, III, 3, 30.

MÉTROTIMÉ.

Puissent tes chères Muses, Lampriskos, te faire jouir d'une vie heureuse, mais cingle-moi du haut en bas l'échine de ce garnement jusqu'à ce que son misérable souffle expire sur ses lèvres. Malheureuse que je suis ! il a mis ma maison au pillage pour jouer de l'argent, car les osselets ne lui suffisent même plus, Lampriskos, et il médite pis encore. Où loge le grammatiste qui chaque mois me réclame son salaire, dussé-je pleurer toutes les larmes de Nannakos, il mettrait longtemps à le dire. Mais le tripot où se réunissent les portefaix et les esclaves fugitifs, il le connaît fort bien, et le montrerait à d'autres. Et ces misérables tablettes que je m'échine à couvrir de cire chaque mois ! elles traînent délaissées, au pied du lit, contre le mur, et si par aventure il y jette un coup d'œil — comme on regarderait l'Hadès, — loin d'écrire rien de bon, il les gratte entièrement. En revanche, les osselets qu'il garde dans son sac et dans son filet sont plus luisants que le lécythe qui nous sert à tout usage. Il est incapable de reconnaître seulement un alpha, si l'on ne s'égosille à lui crier cinq fois la même chose ; avant-hier, son père lui épelait le nom de Maron ; au lieu de Maron c'est Simon qu'a écrit cet amour d'enfant ; aussi me suis-je dit que j'étais folle de ne pas lui apprendre à garder les ânes, mais d'en faire un lettré, dans le vain espoir qu'il sera mon bâton de vieillesse. Quand je lui demande, comme à un enfant, de réciter une tirade, ou que son père (pauvre vieillard presque sourd et aveugle) le lui commande, il distille, comme ferait une urne fêlée : « Apollon chasseur… ». — Mais ceci, lui dis-je, la grand'mère qui ne sait pas même lire et le dernier des esclaves te le réciteront. Et si nous voulons parler un peu plus haut, pendant trois jours il ne connaît plus le seuil de la maison, il va gruger sa grand'mère, une pauvre femme sans sou ni maille, ou bien on le voit sur le toit, les jambes en dehors, assis comme un singe, la tête baissée. Tu peux bien penser que mon sang ne fait qu'un tour, quand je vois cela. Ce n'est pas

que je me soucie tant de lui, mais tout le toit se brise comme galette, et quand l'hiver arrive, je paie en gémissant trois demi-oboles pour chaque tuile. Car il n'y a qu'une voix chez tous les locataires : « C'est le fils de Métrotimé, Kottalos, qui a fait le coup ». Et c'est la vérité ; pas moyen de desserrer les dents. Vois comme il s'est pelé toute l'échine dans les bois, comme un vieux pêcheur délien qui consume sa vie dans la mer. Quand viendra le sept ou le vingt du mois, il le sait mieux qu'un astrologue, et le sommeil ne peut rien sur lui quand il pense à vos jours de vacances. Mais si tu veux, Lampriskos, que ces déesses te donnent biens et prospérité, ne lui applique pas moins de…

LAMPRISKOS.

Trêve de prières, Métrotimé : il n'en aura pas moins ce qu'il mérite. Holà, Euthiès, Kokkalos, Phillos ! ne le chargerez-vous pas bien vite sur vos épaules ? Attendez-vous la pleine lune, comme Akesaios, pour le dépouiller ? Mes compliments pour tes exploits, Kottalos. Il ne te suffit plus de jouer simplement aux osselets, comme tes camarades : c'est au tripot des portefaix que tu vas jouer de l'argent ? Attends, je te rendrai plus sage qu'une fille et tu n'oseras plus toucher à un fétu, puisque c'est toi qui l'as voulu. Où est la forte courroie, le nerf de bœuf qui me sert à régler leur compte aux vauriens mis aux fers ? Allons, passez-le-moi tout de suite et ne me faites pas monter la bile !

KOTTALOS.

Non, non ! je t'en conjure, Lampriskos, par les Muses, par ta barbe, par la vie de Kottis, pas la forte courroie, l'autre !

LAMPRISKOS.

Tu es un mauvais garnement, Kottalos, une marchandise qu'on ne vanterait même pas pour s'en défaire, fût-ce dans le pays où les rats rongent le fer.

KOTTALOS.

Combien, combien de coups, Lampriskos, me donneras-tu donc, je t'en prie ?

LAMPRISKOS.

Ce n'est pas à moi, c'est à ta mère qu'il faut le demander.

KOTTALOS.

Heu !... Combien m'en donnerez-vous ? Si tu tiens à ma vie...

MÉTROTIMÉ.

Autant qu'en pourra supporter ta méchante peau !

KOTTALOS.

Cesse, Lampriskos, c'est assez !

LAMPRISKOS.

Cesse donc à ton tour de te mal conduire.

KOTTALOS.

Je ne le ferai plus, jamais plus : je te le jure, Lampriskos, par tes chères Muses.

LAMPRISKOS.

Voyez la langue ! Je te donnerai du bâillon, et tout de suite, si tu souffles mot encore.

KOTTALOS.

Voilà, je me tais, mais je t'en prie, ne me tue pas !

LAMPRISKOS.

Qu'on le lâche, Kokkalos.

MÉTROTIMÉ.

Non, ne t'arrête pas, Lampriskos : écorche-le jusqu'au coucher du soleil.

LAMPRISKOS.

Mais son corps est plus tacheté qu'une hydre.

MÉTROTIMÉ.

Il faut encore qu'il reçoive, et cela penché sur un livre, encore vingt coups comme rien, quand il devrait lire mieux que Clio.

KOTTALOS.

Bisque, bisque ! (Il s'échappe en tirant la langue.)

MÉTROTIMÉ.

Puisses-tu fourrer ta langue dans l'encre ! Je rentre, Lampriskos, tout conter fidèlement au vieillard, et je reviendrai avec des entraves pour que ce garnement sautille à pieds joints devant ces Déesses qu'il a prises en grippe.

Mime IV

PERSONNAGES :

KUNNO.
KOKKALÉ (sa jeune amie, peut-être sa parente).
LE NÉOCORE.

Personnage muet : une servante.

MIME IV
AU TEMPLE D'ASKLÉPIOS

Ἀ δάμαλις, δοκέω, μυκήσεται· ἦ ῥ' ὁ Προμηθεὺς
οὐχὶ μόνος, πλάττεις ἔμπνοα καὶ σὺ, Μύρων.

Anthologie.

KOKKALÉ.

Salut, glorieux Péan qui règnes sur Trikka et qui habites la douce Cos et Épidaure ! Salut à Koronis, ta mère, à Apollon, à Hygieia que tu touches de la main droite, aux divinités dont voici les autels vénérés, Panaké, Épio et Iaso ; à ceux qui renversèrent le palais et les murs de Laomédon, aux guérisseurs des cruelles maladies, Podalirios et Machaon ; salut enfin à tous les dieux et à toutes les déesses qui peuplent ton sanctuaire, vénérable Péan. Venez recevoir favorablement ce coq, notre clairon domestique : c'est un pauvre festin, mais notre bourse est petite et l'on n'y puise pas à pleines mains. Sans cela, nous t'aurions offert, au lieu d'un coq, une génisse ou une truie chargée de graisse, car c'est toi, dieu puissant, qui as écarté de nous la maladie en nous touchant de tes mains bienfaisantes.

KUNNO.

Kokkalé, place le tableau (votif) à la droite d'Hygieia.

KOKKALÉ.

Ah, ma chère Kunno, les belles statues ! Quel est l'artiste qui a fait ce marbre, et qui donc l'a offert ?

KUNNO.

Les fils de Praxitèle. Ne vois-tu pas leurs noms sur le piédestal ? Et c'est Euthias, fils de Praxon, qui l'a offert.

KOKKALÉ.

Que Péan soit propice aux sculpteurs et à Euthias pour ce beau travail !

KUNNO.

Vois, ma chère, cette jeune enfant qui regarde en haut vers cette pomme. Elle mourrait de ne pas l'avoir, n'est-ce pas ?

KOKKALÉ.

Et ce vieillard, Kunno !

KUNNO.

Par les Parques, vois cet enfant, comme il étrangle l'oie ! Si le marbre n'était pas là, devant toi, tu jurerais qu'il va parler. Pour sûr, avec le temps les hommes finiront par faire vivre la pierre elle-même.

KOKKALÉ.

Vois-tu, Kunno, cette statue de Batalé, la fille de Muttis ? Comme elle est bien plantée ! Qui ne connaît pas Batalé n'a qu'à regarder cette image : il n'a pas besoin de la voir en personne.

KUNNO.

Viens, ma chère, que je te montre une belle chose, comme tu n'en as vu de ta vie. Kudilla, appelle le néocore. Voyons, c'est à toi que je parle, l'endormie, qui bâilles aux corneilles. Est-ce qu'elle fait seulement attention à ce qu'on lui dit ? Elle reste là sans bouger à me faire des yeux ronds comme une écrevisse. Va, te dis-je, appelle le néocore. Fainéante, goulue ! ni fête ni jour ouvrable ne te trouve bonne à rien et tu ne grouilles pas plus qu'une borne. J'en atteste le dieu, Kudilla, tu me fais bouillir, quand je m'étais promis de ne pas m'échauffer ; oui, j'en atteste le dieu, un jour viendra où…

KOKKALÉ.

Crois-tu donc, Kunno, que tout se fasse si vite au gré de nos désirs ? C'est une esclave, et l'esclave a l'oreille paresseuse.

KUNNO.

Mais plus elle va, plus elle est intolérable !

KOKKALÉ (à l'esclave).

Holà, reste ici. Le portique s'ouvre et le sanctuaire apparaît. Vois, ma chère Kunno, vois toutes ces merveilles : ne dirait-on pas que ces sculptures sont d'une autre Pallas ? — soit dit sans blesser la déesse ! — Et cet enfant nu, si je le pinçais, Kunno, n'en garderait-il pas la marque ? Les viandes sautent dans la poêle toutes chaudes, toutes chaudes !… et ces pincettes d'argent ! Si Muellos ou Pataikiskos, fils de Lamprion, les voyaient, n'est-ce

pas que les yeux leur sortiraient de la tête et qu'ils croiraient voir de l'argent véritable ? Vois ce taureau et l'homme qui le conduit ; et la femme qui marche derrière ; et celui-ci qui a le nez camus ; et cet autre qui l'a retroussé ? Ne sont-ils pas tous vivants, en chair et en os ? N'était la réserve qui sied à une femme, je jetterais les hauts cris : vraiment ce taureau me fait peur : vois cet œil, vois, Kunno, quel regard de travers il me lance !

KUNNO.

C'est qu'elles sont vivantes, ma chère, les œuvres sorties de la main du peintre d'Éphèse. Apelle a su tout rendre. Tu ne diras pas : cet homme voyait ceci, mais pas cela : quoi qu'il se mît en tête, fût-ce de s'attaquer aux dieux, il y parvenait promptement. Qui a pu le voir ou voir ses tableaux sans rester bouche bée, comme de juste, mérite d'être pendu par un pied dans l'atelier d'un foulon.

LE NÉOCORE.

Femmes, votre sacrifice est bien accueilli et d'un heureux présage. Personne ne s'est jamais rendu Péan plus propice. Péan, Péan, pour cette heureuse offrande, sois favorable à ces femmes et aux parents qu'elles peuvent avoir, proches et époux. Péan, Péan, qu'il en soit ainsi !

KOKKALÉ.

Ainsi soit-il, dieu puissant ! Puissions-nous revenir en bonne santé, t'apporter de plus belles offrandes, avec maris et enfants !

KUNNO.

C'est bien, Kokkalé. Aie soin de découper et de donner au néocore cette cuisse de l'oiseau ; dépose pieusement la galette dans la grotte du serpent et trempe dans l'huile le gâteau sacré : le reste, nous le mangerons dans la salle commune. N'oublions pas non plus le pain de santé : je veux en emporter moi-même : donne. . . . . .

Mime V

PERSONNAGES :

BITINNA.
GASTRON, esclave favori.
KUDILLA, servante.

Plusieurs esclaves, personnages muets.

MIME V
LA JALOUSE

Oh je te montrerai si c'est après deux ans
. . . . . .
Si c'est alors qu'on peut la laisser, comme un vieux
Soulier qui n'est plus bon à rien.

A. de Musset, les Marrons du feu, scène II.

BITINNA.

Ainsi, Gastron, tu es si dégoûté qu'il ne te suffit plus de jouir de mon corps ? Tu pourchasses encore Amphytaia, la femme de Ménon ?

GASTRON.

Moi, Amphytaia ? L'ai-je seulement vue, cette femme ? Toute la journée tu me cherches des prétextes, Bitinna : je suis un esclave, fais de moi ce qu'il te plaît, mais ne bois pas mon sang jour et nuit.

BITINNA.

Tu as la langue bien affilée, l'ami. Kudilla, où est Pyrrhias, appelle-le-moi.

PYRRHIAS.

Qu'y a-t-il ?

BITINNA.

Attache-moi cet esclave. Qu'attends-tu là, sans bouger ? Détache la corde du puits, et plus vite que cela ! (À Gastron) Si je ne t'inflige pas une correction qui te fasse servir d'exemple à la ronde, va, tu pourras dire que je ne suis pas une femme. On dit bien vrai : « Plus on bat le Phrygien… ». Mais c'est moi qui suis cause de tout cela, Gastron, moi, qui t'ai fait quelqu'un. Mais si j'ai commis cette sottise, tu ne trouveras plus Bitinna aussi folle que tu le penses. (À l'esclave) Eh bien ! apporteras-tu la corde ? Enlève-lui sa tunique et attache-le.

GASTRON.

Non, non, je t'en conjure, Bitinna, j'embrasse tes genoux !

BITINNA.

Dépouille-le, te dis-je ! (À Gastron) Il faut t'apprendre que tu es un vil esclave et que tu m'as coûté trois mines. Maudit soit le jour où je t'ai fait entrer dans cette maison ! Pyrrhias, gare les coups ! Je vois que tu muses au lieu de l'attacher ; attache-lui fortement les deux coudes ensemble, serre-lui les membres à les lui scier.

GASTRON.

Bitinna, passe-moi cette faute. Je suis homme, j'ai péché : mais si tu me reprends en faute, fais-moi marquer.

BITINNA.

Garde tes grimaces pour Amphytaia : ne fais pas le caressant avec moi, puisque vous vous vautrez ensemble et que je ne suis à tes yeux qu'un chiffon !

PYRRHIAS.

Tiens, je te l'ai bien lié.

BITINNA.

Prends garde qu'il ne s'échappe. Conduis-le chez Hermon pour qu'on le mette au cachot et qu'on lui applique mille coups sur le dos et mille sur le

ventre.

GASTRON.

Veux-tu donc me tuer, Bitinna, sans examiner si je suis coupable ou innocent ?

BITINNA.

Et ce que tu disais tout à l'heure, de ta propre bouche : « Bitinna, passe-moi cette faute ! »

GASTRON.

C'était pour te calmer.

BITINNA (à Pyrrhias).

Que fais-tu là sans bouger, à ouvrir de grands yeux ? Vas-tu le conduire où je te dis, oui ou non ? Kudilla, tourne le museau de ce vaurien du côté où il doit aller. Toi, Drachon, suis-le, s'il se décide à marcher. Esclave, donne une guenille à ce misérable pour qu'il cache son membre infâme et qu'on ne le voie pas traverser la place tout nu. Encore une fois, Pyrrhias, tu m'entends bien : dis à Hermon de lui appliquer mille coups d'un côté et mille coups de l'autre. Est-ce compris ? Si tu bronches d'une syllabe, tu paieras, toi-même, capital et intérêts. Allons, marche et ne passe pas devant chez Mikkalé : va tout droit. Mais j'y pense… (Après une pause, à Kudilla) Cours, cours les rappeler, esclave, avant qu'ils ne soient loin.

KUDILLA.

Pyrrhias, misérable sourd, on t'appelle ! Mais voyez, on dirait que ce n'est pas un camarade qu'il tarabuste ainsi, mais un pilleur de tombeaux. Prends garde ; aujourd'hui tu le traînes de force au supplice, avant cinq jours, Pyrrhias, Kudilla te verra de ces mêmes yeux user à tes chevilles chez Antidoros les entraves que tu déposais naguère.

BITINNA (à Pyrrhias).

Holà, ramène-le-moi tout à l'heure bien lié comme il l'est maintenant. En passant, dis à Kosis de venir avec poinçons et noir pour la marque. (Se tournant vers Gastron) Il faut que du même coup tu sois rossé et bariolé. . . . . .

KUDILLA.

Non, petite mère ; je t'en conjure au nom de Batullis : si tu veux la conserver, la voir entrer dans la maison d'un époux et caresser des petits enfants, fais grâce pour cette fois seulement.

BITINNA.

Kudilla, ne m'obsède pas !

KUDILLA.

Laisse-toi fléchir ou je me sauverai de la maison.

BITINNA.

Moi, que je pardonne à ce vil esclave ? Mais quelle femme n'aurait le droit de me cracher au visage ? Non, par la Déesse ! Puisqu'il oublie ce qu'il est, il le saura bientôt quand il le portera gravé sur son front.

KUDILLA.

Mais c'est le vingtième jour du mois, et la fête des Gérénies vient dans quatre jours…

BITINNA (à Gastron).

Eh bien, pour le moment je te tiens quitte : c'est à celle-ci que tu le dois, car je l'aime autant que Batullis, pour l'avoir élevée de mes propres mains. Mais quand nous aurons fait nos libations aux morts, tu auras ta fête, après la fête.

Mime VI

PERSONNAGES :

KORITTO.
MÉTRO.
L'esclave de Koritto, personnage muet.
L'esclave de Métro, personnage muet.

La scène se passe chez Koritto.

MIME VI
DEUX AMIES EN VISITE
OU
LA CONVERSATION INTIME

Vitæ postscenia.

Lucrèce, IV, 1182.

KORITTO.

Assieds-toi, Métro. (À l'esclave) Allons, debout ! avance un siège. Il faut tout te dire, car pour toi, malheureuse, tu ne ferais rien de toi-même. Vraiment, ce n'est pas une servante, c'est une borne que j'ai dans la maison. Reçois-tu ta mesure de farine, tu comptes les grains, et, s'il en tombe un seul, ta journée se passe à grogner et à tempêter : c'est à faire tomber les murs ! Te voilà maintenant à frotter et à polir la chaise quand on en a besoin. Coquine ! rends grâce à cette femme, car sans elle tu aurais tâté de ma main.

MÉTRO.

Ma chère Koritto, nous trainons toutes deux la même chaîne. Moi aussi j'enrage nuit et jour, j'aboie comme un chien après ces pestes. Mais, pour en venir au but de ma visite… (Métro s'arrête et fait un signe à Koritto.)

KORITTO (s'adressant aux deux esclaves).

Allons, décampez, sottes bêtes ; oreilles tendues, langues alertes, pour le reste bonnes à chômer.

MÉTRO.

Je t'en prie, Koritto, réponds-moi franchement : qui donc t'a fabriqué le baubon de cuir rouge ?

KORITTO.

Mais où donc l'as-tu vu, Métro ?

MÉTRO.

Nossis, la fille d'Érinna, l'avait avant-hier. C'est vraiment un joli cadeau.

KORITTO.

Nossis ? Et d'où le tenait-elle ?

MÉTRO.

Tu ne me trahiras pas si je te le dis ?

KORITTO.

Par la prunelle de mes yeux, chère Métro, tu peux tout me dire : Koritto n'en soufflera mot.

MÉTRO.

C'est Euboulé, la fille de Bitas, qui le lui avait donné sous le sceau du secret.

KORITTO.

Oh, les femmes ! Cette femme-là me fera mourir. Je cède à ses instances, Métro, je lui donne le baubon avant d'en avoir usé moi-même, et elle, après l'avoir pris comme une bonne aubaine, en fait présent, et à qui ? Puisqu'elle est ainsi, je suis bien sa servante : Qu'elle se cherche une autre amie. Cette Nossis, la femme de Médokès (je vais parler bien haut pour une femme : n'écoute pas, Adrastée !), j'en aurais mille, je ne lui en donnerais pas un seul, fût-il en pièces.

MÉTRO.

Allons, Koritto, ne t'échauffe pas la bile pour une indiscrétion qu'on t'apprend. Une femme de bien doit s'armer de patience. Aussi je suis cause de tout, avec mon bavardage. Cent fois j'ai mérité qu'on m'arrachât la langue ! Mais pour en revenir à ce que je disais, qui donc à fabriqué le baubon ? Si tu m'aimes, dis-le-moi. Quoi, tu me regardes en riant ? Vois-tu Métro pour la première fois ? pourquoi ces façons ? Je t'en supplie, Koritto, réponds-moi franchement, dis-moi le nom de l'ouvrier.

KORITTO.

Faut-il tant me supplier ? C'est Kerdon.

MÉTRO.

Quel Kerdon ? dis-moi. Il y en a deux : l'un a des yeux de chouette, c'est le voisin de Murtaliné, la fille de Kulaithis ; mais celui-là ne fabriquerait pas même un archet de lyre : l'autre habite près de la grande maison d'Hermodore, au sortir de la grande rue. Jadis, oui, jadis on parlait de lui, mais il s'est fait vieux. Il faisait bien l'affaire de feu Kulaithis (laissons à ses parents le soin de parler d'elle).

KORITTO.

Ce n'est aucun de ceux que tu dis, Métro ; celui dont il s'agit vient de Chios ou d'Érythræ, je ne sais pas au juste : c'est un petit chauve ; tu dirais Praxinos, car ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, il faut entendre parler notre homme pour se convaincre que c'est bien Kerdon et non Praxinos. Il travaille chez lui et vend sa marchandise en cachette, car les fermiers d'impôts sont l'effroi du pauvre monde ; mais il travaille comme Pallas en personne, et tous ses ouvrages semblent sortis des mains de la Déesse. Quand il me fit voir deux baubons (car il en avait apporté deux, Métro), les yeux me sortaient de la tête. Ah, ma chère, les hommes restent bien au-dessous ! — nous sommes entre nous, n'est-ce pas ? — quelle fermeté ! Et avec cela quelle douceur ! c'est un rêve ; les attaches sont moelleuses comme laine : ce n'est plus du cuir. Un cordonnier plus secourable aux femmes, tu peux le chercher longtemps, tu ne le trouveras pas.

MÉTRO.

Mais comment as-tu laissé échapper l'un des deux ?

KORITTO.

Que n'ai-je pas fait, ma chère ? Que n'ai-je pas essayé pour le fléchir ? Je l'ai embrassé, j'ai caressé sa tête chauve, je lui ai versé du vin doux, je l'ai cajolé ; c'est tout juste si je ne me suis pas donnée moi-même.

MÉTRO.

Mais s'il l'avait demandé, il fallait le faire !

KORITTO.

Sans doute, mais il fallait aussi que l'occasion fût favorable ; l'esclave de Bitas était là tout près, en train de moudre. Jour et nuit elle vient tourner notre meule jusqu'à l'effriter, car elle a peur d'user la sienne pour quatre oboles.

MÉTRO.

Mais comment notre homme a-t-il trouvé le chemin de ta maison ? réponds-moi franchement, chère Koritto.

KORITTO.

C'est Artémis, la femme du tanneur Kandas, qui lui a indiqué mon logis.

MÉTRO.

Artémis découvre toujours du nouveau ; rien n'est précieux comme son entremise. Mais puisque tu ne pouvais alors les obtenir tous les deux, il fallait tâcher de savoir qui avait commandé l'autre.

KORITTO.

Je le suppliai, mais il jura qu'il ne pouvait le dire.

MÉTRO.

Il faut donc que j'aille chez Artémis pour avoir des nouvelles de ce Kerdon. Au revoir, Koritto, ne bavardons pas pour rien, il est temps de partir.

KORITTO.

Ferme la porte, esclave ; compte les poules dont tu vends les œufs, et vois bien si toutes sont là. Jette-leur aussi de la folle avoine ; ces bêtes vous dévastent l'enclos, lors même qu'on les nourrit dans son sein.

΄ΕΔΕΙ Γ᾽ΑΡ ᾽ΑΛΛΑ ΚΑΙΡΟΝ ΟΥ᾽Ν (MS. ΟΥ) ΠΡ΄ΕΠΟΝΤ᾽ Ε᾽ΙΝΑΙ.

΄ΕΔΕΙ Γ᾽ΑΡ, ᾽ΑΛΛ᾽ ᾽ΑΚΑΙΡΟΝ ΟΥ΄ ΠΡ΄ΕΠΟΝ Γ᾽ Ε᾽ΙΝΑΙ.

Mime VII

PERSONNAGES :

KERDON.
MÉTRO.
Autres femmes.
Deux esclaves, personnages muets.

MIME VII
CHEZ LE CORDONNIER

Je suis cordonnier pour femmes.

Lesage, les Trois Commères, I, 9.

MÉTRO.

Kerdon, voici des amies que je t'amène ; as-tu quelque joli travail à leur montrer, quelque ouvrage digne de toi ?

KERDON.

J'ai bien raison de t'aimer, chère Métro. (À un esclave) Allons, tire de l'armoire le grand rayon et viens l'apporter à ces dames. Drimulos ! c'est à toi que je parle ! Dors-tu donc toujours ? Pistos, cogne-moi son vilain museau jusqu'à ce qu'il ait secoué tout son sommeil, ou plutôt mets-lui proprement l'épine autour du cou. (À Drimulos) Holà, coquin, trémousse-toi, si-

non je te mets aux jambes des entraves bien sonnantes : tu te tiendras après pour averti. C'est maintenant, pendard, que tu nettoies le rayon ? Et les sièges ? Est-ce moi qui vais les épousseter à ta place ? (À ses clientes) Asseyez-vous. Pistos, ouvre-moi cette armoire : pas celle-là, te dis-je : passe-moi les jolies chaussures de la troisième planchette ; allons, dépêche ! Ah ! ma chère Métro, quel travail tu vas voir : examine à loisir tout ce rayon, et d'abord ceci, Métro ; regardez-vous aussi, femmes : voyez la semelle comme elle est solide et bien garnie de courroies. Et vous ne direz pas : ceci va bien, mais ceci cloche : tout est parfait. Et la couleur ! Que la Déesse comble tous vos désirs aussi vrai que vous ne trouverez nulle part une couleur pareille. . . . . Kerdon en a donné trois mines à Kandas. Et cette autre couleur ne me revient pas moins cher... Je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré que je vous dis la vérité pure : je n'exagère pas d'une obole : si je vous trompe, je veux que Kerdon n'ait plus de sa vie ni plaisir ni profit. Par-dessus le marché il me faut dire merci à Kandas : car aujourd'hui les tanneurs ont des prétentions exorbitantes ; leur travail n'est rien auprès du nôtre, et pourtant le pauvre cordonnier meurt de faim. Voilà ce qu'il gagne à trimer jour et nuit. Jusqu'au soir je reste cloué sur ma chaise. . . . . Et ce n'est pas tout, j'ai treize ouvriers à nourrir, car mes enfants ne font rien : qu'il pleuve ou qu'il vente, c'est toujours la même chanson : « Que nous apportes-tu ? » D'ailleurs ils passent leur temps à se chauffer les fesses, sans plus bouger que des oisillons dans leur nid. Mais, comme on dit, le marché ne se paie pas de mots, mais d'argent. Si cette paire ne plaît pas, Métro, on en tirera des rayons une autre, puis une autre : vous verrez bien à la fin que Kerdon n'est pas un vantard. Pistos, apporte-moi tous les rayons. (Aux femmes) Je veux que vous rentriez chez vous bien chaussées. Vous allez voir des chaussures de tout genre, de toute forme : des Sicyone, des Ambracie, nossides fines, perruchons, espadrilles, mules, pantoufles, bottines ioniennes, sauts de lit, souliers bas, serre-jambes, sandales argiennes, brodequins rouges, jouvencelles, escarpins. Parlez : chacune sera servie à souhait. Vous allez savoir par vous-mêmes pourquoi femmes et chiens sont friands de cuir.

UNE FEMME.

Combien veux-tu de cette paire que tu nous a montrée tout à l'heure ? Mais ne va pas faire le Jupiter tonnant, ou tu nous mettras toutes en fuite.

KERDON.

Fixe le prix toi-même, s'il te plaît : combien vaut-elle pour toi ? De cette façon tu ne risqueras pas d'être trompée. Si tu veux un travail fait de main d'ouvrier, il faut dire un bon prix, oui, par ces tempes grises où le renard a fait son nid ! . . . . . (À part) À moi, Hermès, Dieu du gain, et toi, secourable Pitho : si ce coup de filet ne nous rapportait rien, je ne sais ce qui ferait mieux bouillir la marmite.

LA FEMME.

Que marmottes-tu là ? Dis le prix sans barguigner.

KERDON.

Femme, cette paire vaut une mine : inutile de rouler des yeux étonnés ; si Pallas elle-même venait l'acheter, je n'en rabattrais pas un quart d'obole.

LA FEMME.

Je ne m'étonne plus, Kerdon, que ta boutique soit toujours pleine de beaux ouvrages ! Garde ta précieuse marchandise : car, le vingtième jour de Tauréon, Hékaté marie sa fille Artakéné : c'est là qu'il faudra des chaussures ! Un bon vent te les amènera peut-être : ou plutôt c'est sûr et certain ; mais n'oublie pas de coudre un sac, pour que le chat n'éparpille pas ton argent.

KERDON.

Vienne Hékaté, vienne Artakéné, elles ne l'auront pas à moins d'une mine : réfléchis maintenant.

MÉTRO.

N'as-tu pas la bonne fortune, Kerdon, de toucher les petits pieds que touchent les Désirs et les Amours ? Serais-tu donc un ladre et un galeux ? . .

. . . . . Et cette autre paire, combien la lui fais-tu ? Allons, encore un prix formidable, ne te démens pas.

KERDON.

Par les Dieux, la joueuse de harpe Évétéris vient tous les jours m'en offrir cinq statères, mais elle me promettrait quatre dariques, qu'elle ne l'aurait pas : car je la déteste, la méchante langue, pour la façon dont elle insulte ma femme. Si cela peut t'arranger, prends, je te donnerai pour trois dariques cette paire ainsi que celle-là ; c'est pour l'amour de Métro que je le fais. . . . . fût-on de marbre, un baiser de toi vous ravirait au ciel : ta bouche est une vraie source de volupté. Ah ! celui-là n'est pas loin des Dieux qui peut nuit et jour s'enivrer à tes lèvres. Donne ici ton petit pied, pose-le sur la sandale. Bravo ! rien à ajouter ni à diminuer. Ce qui est beau va toujours aux belles. On dirait que Pallas a taillé le cuir elle-même. (À une autre) Donne ton pied, toi aussi. . . . . Si l'on avait aiguisé le couperet sur le pied même, non, par mon foyer domestique, le travail ne serait pas aussi parfait qu'il l'est maintenant. (À une femme près de la porte, sans doute Évétéris) Tu donneras sept dariques de cette paire, toi, là-bas, qui ris près de la porte avec des hennissements de cavale. Femmes, s'il vous faut encore des sandales ou des mules d'intérieur, vous n'avez qu'à m'envoyer votre esclave. Toi, Métro, viens de toute façon dans huit jours chercher des bottines collantes. Pour qu'un manteau tienne chaud, il ne faut ménager ni temps ni talent.

Canis a corio nunquam absterrebitur uncto.

Mime VIII

Debout, Psylla ! Allons, esclave, quand finiras-tu de ronfler dans ton lit, sans penser à la truie, que la sécheresse picote ? Attends-tu que le soleil te chauffe le derrière ? Dormeuse insatiable, n'as-tu pas les côtes brisées à rester couchée si longtemps ? Les nuits durent pourtant neuf heures ! Lève-toi, te dis-je, allume la lampe, s'il te plaît, mène au pacage la truie, qui ne veut pas rester à l'étable. Allons, grogne et gratte-toi jusqu'à ce que ce bâton

t'amollisse Je crâne ! Et toi, Mégallis, fainéante, dors-tu, toi aussi, du sommeil d'Endymion ? Pourtant ce n'est pas le travail qui t'épuise ; nous avons beau chercher des bandelettes pour le sacrifice, pas un flocon de laine à la maison. Lève-toi, malheureuse ! Toi, Anna, écoute, si tu le veux bien : je vais te dire mon songe, car tu es une fille de bon sens. Je crus voir un bouc dans un ravin . . . . . .

. . . . . Chanter après le vieil Hipponax des vers boiteux pour les fils de Xouthos . . . . . .

Fragments

Passé les soixante ans, Grullos, Grullos, meurs et deviens poussière : ce qui reste de la carrière n'est plus que ténèbres, la lumière de la vie commence dès lors à s'obscurcir.

... Collée comme une huître à son rocher...

... Il joue à colin-maillard, à la marmite, ou bien il attache des hannetons à une ficelle et nargue le vieillard...

... Tu chercherais longtemps une maison que le malheur épargne. Tel qui souffre moins d'un mal a, sois-en sûr, plus à souffrir d'un autre...

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Mimes_%28H%C3%A9rondas%2C_trad._Dalmeyda%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.